

— Oh ! ça lui est bien égal, dit le père Marc, le bourgeois n'est pas fier ; un bon ouvrier, un honnête homme comme lui, serait, ma foi, accepté.

— Eh ! le brave homme, il n'est pas difficile. Comment, cela ne vous tente pas, vous autres ?

Tous les regards se portèrent sur Etienne qui travaillait silencieusement, et beaucoup sourirent.

Eugène cligna de l'œil.

— Compris, fit-il.

— Voici le patron, s'écria l'apprenti, assez causé."

On n'entendit plus que les divers bruits de la forge, et bien que le père Burec ne fit qu'une courte apparition dans la boutique, la conversation en resta là, et Eugène, lui-même, légèrement préoccupé, ne fit aucun effort pour la ranimer.

III

A dater de ce jour, Eugène déploya toute son habileté et mit tout en œuvre pour en arriver à une double fin. Il rêvait d'abord la transformation de l'atelier, et engagea une guerre sourde mais incessante et perfide contre les principes selon lui stupides de ses compagnons de travail. Il lui tardait de répandre sur eux les lumières qui avaient éclairé sa propre raison, et cela le dépitait de les voir si contents de leur sort et si peu jaloux de ceux qui étaient placés plus haut qu'eux dans l'échelle sociale. La conduite de ces hommes amis du travail, rangés, religieux, lui semblait une satire vivante de sa propre conduite. Leur donner une part de la soif d'argent et de plaisirs qui le dévorait, les entraîner dans sa révolte et dans ses désordres lui eût semblé doux. Toutes ses manœuvres échouèrent contre les vieux de l'atelier, bons pères de famille que l'expérience rendait prudents, et contre la fermeté de caractère d'Etienne, dont le cœur était pétri de tous les nobles sentiments qui font l'honnête homme. Mais les autres, les apprentis surtout, se laissèrent influencer, et Eugène éprouvait une sorte de joie infernale quand ses paroles moqueuses amenaient un sourire sur quelques lèvres ; quand les récits mensongers mais séduisants qu'il faisait de ses plaisirs passés, allumaient dans certains yeux des éclairs d'envie. Son action était d'autant plus pernicieuse qu'elle se dissimulait sous les dehors de la plaisanterie. L'hypocrite, qui se raillait de tout, avait cependant grand soin d'aller se placer sur le chemin du père Burec le dimanche, afin de faire croire qu'il se dirigeait vers un but commun, l'église ; il s'élevait contre le repos de ce jour consacré et disait là dessus tous les raisonnements faux qui lui passaient dans l'esprit, mais il n'avait garde d'en venir à la pratique. Et quand ses camarades lui avaient fait remarquer avec une certaine malice qu'il ne prêchait guère d'exemple : "Diable, répondait-il, je ne veux pas me faire renvoyer, et j'aime mieux hurler avec les loups."

Un changement sensible se fit peu à peu dans l'atelier. Les disputes devinrent plus fréquentes, et les voisins surpris entendirent bien des blasphèmes, bien des chansons infâmes sortir de ce sanctuaire du travail, devant lequel, jusque-là, toute jeune fille avait pu passer sans craindre d'entendre un mot qui pût la faire rougir.

"Que se passe-t-il donc à la forge du père Burec ? se demandaient-ils entre eux ; est-ce qu'il est devenu aveugle et sourd, le bonhomme ? C'est sans doute ce parisien, ce faquin d'Eugène qui met tous les autres à mal. Il suffit d'un fruit pourri pour en gâter beaucoup, et

d'un mauvais sujet pour détruire la bonne renommée d'une maison. Ah ! si le voisin savait !"

Mais le voisin, voyant l'ouvrage marcher, et ayant des affaires qui l'appelaient sans cesse au dehors, ne voyait rien, n'entendait rien ; et les bons, craignant de passer pour des espions, n'osaient pas l'avertir.

Le second projet d'Eugène ne tendait rien moins qu'à l'amener à remplacer Etienne dans le cœur de Marie, et finalement à l'épouser. Il avait malheureusement pour auxiliaire dans ce lâche projet l'inexpérience de la trop confiante jeune fille. Le père Burec, rigoureux observateur des lois de la morale, n'avait jamais souffert chez lui pendant plus de vingt-quatre heures un ouvrier qui ne fût pas honnête et réservé dans ses discours. Elevée dans cette pure atmosphère, la jeune fille n'aurait jamais soupçonné le mal autour d'elle, et chacun des ouvriers de son père était pour elle une sorte d'ami naturel. Elle commença par avoir avec Eugène les mêmes relations de franche cordialité qu'elle avait avec les autres, sans excepter Etienne, pour lequel elle éprouvait une amitié beaucoup plus tendre. Ces relations consistaient en un bonjour et un bonsoir échangés quand les ouvriers traversaient la petite cour pour arriver ou pour partir, en quelques causeries ébauchées quand elle passait dans la rue et qu'elle s'arrêtait devant la boutique ; dans les visites et les promenades du dimanche. La légèreté d'Eugène, la bizarrerie de ses opinions sur certaines choses, ses sourires équivoques l'avaient frappée, mais elle le confondait dans sa simplicité avec tel ou tel jeune homme de sa connaissance qui, après le tour de France, s'était montré quelque temps hableur comme lui, esprit fort comme lui, et qui était redevenu bon fils et bon chrétien comme par devant.

Eugène causait agréablement, il avait l'air si doux, si gentil, si gai, que la jeune fille se laissait aller au charme. Et puis sa verve était intarissable, il avait toujours quelque histoire à lui conter, quelque nouvelle à lui dire, quelque compliment adroit à lui lancer ; et l'imprudente prenait de jour en jour un plaisir plus vif à écouter son verbiage. Elle en vint bientôt à établir une différence entre Etienne et lui, grâce à une nouvelle connaissance qui arrivait à point pour la pousser dans une fausse voie. Elle avait pour voisine une jeune fille, ouvrière comme elle, dont le père avait quelque temps habité Rouen. A son arrivée dans la maison qui leur faisait face, le père Burec et la tante Jeannette lui avaient déclaré que cette jeune fille, qui portait le nom prétentieux de Malvina, ne leur semblait pas une compagne très-sûre, et malgré ses avances, Marie s'en était tenue aux simples relations de voisinage. Mais depuis quelque temps Malvina multipliait ses visites, et comme elle avait avec sa pénétration féminine, deviné la rivalité d'Eugène et d'Etienne, sa conversation amusait la jeune fille et flattait son amour-propre. L'élégante Malvina n'était cependant au fond qu'une coquette, ne comprenant rien aux habitudes régulières, aux goûts simples de sa voisine, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'estimer, mais qu'elle voulait essayer de façonner et de métamorphoser. Ce fut elle qui entama entre les deux ouvriers le chapitre de la comparaison qui, sur le terrain où elle la plaçait, ne pouvait être que défavorable au pauvre Etienne.

Pour la première fois, Marie remarqua qu'il avait la tournure gauche, les cheveux crépus, la voix dure.

Même dans ses habits du dimanche, il n'a l'air que d'un ouvrier, disait Malvina dédaigneusement, tandis